

JOURNÉE MONDIALE CONTRE L'HOMOPHOBIE

YAMINA BENGUIGUI «PARIS DOIT RESTER LEADER DE LA LUTTE CONTRE LES DISCRIMINATIONS»

La Journée mondiale contre l'homophobie aura lieu le 17 mai. La réalisatrice Yamina Benguigui («Mémoire d'immigrés»), tout juste nommée adjointe aux droits de l'homme et à la lutte contre les discriminations auprès de Bertrand Delanoë, maire de Paris, confirme son soutien et promet de porter «haut et fort» le message...

Elue du 20^e arrondissement, vous venez d'être nommée à Paris comme adjointe auprès de Bertrand Delanoë, en charge des Droits de l'homme et de la lutte contre les discriminations. Quel rôle voulez-vous jouer ? D'abord, ce n'est pas un rôle nouveau pour moi. Je travaille sur ces questions depuis quinze ans au travers de mes films, en utilisant l'outil image, selon moi très efficace pour bousculer les préjugés. Désormais, mon poste me permettra de passer à l'action. Bertrand Delanoë est venue me chercher pour mes convictions. Il n'attend pas de moi que je reste molle et muette. On va aborder ces problèmes de façon forte, car, venant de la capitale, cela prend un sens tout particulier. Paris m'a sauvée : alors qu'il m'était difficile de dire «je suis française» ou «je suis algérienne», je me suis trouvée une identité en disant «je suis parisienne». Si on m'a proposé ce poste, c'est parce que j'incarne tous ces combats. J'ai des choses à provoquer.

Les associations attendent des mairies que, au lieu de laisser les organisations qu'elles subventionnent lutter pour les droits de l'homme, elles prennent l'initiative d'actions. Est-ce là ce que vous comptez faire ? Il est important de continuer à soutenir les associations, mais il faut porter haut et fort leurs messages. Et même, il faut que Paris reste leader de la lutte contre les discriminations, au moment où la France

va gouverner l'Union européenne. Effectivement, il faudra prendre des initiatives. J'ai prouvé, par le passé, que j'en étais capable, par exemple en me battant pour la création de cimetières musulmans. Pour combattre les discriminations dont souffrent les homosexuels, il faudra aborder ces questions, sans avoir peur de se mettre à dos des «communautés» qui peuvent ne pas complètement accepter les homosexuels. On sait qu'il est très difficile de faire tomber des préjugés très pernecieux, qui vont jusqu'au meurtre d'homosexuels.

«Cette journée peut libérer la parole. Car c'est là le plus important. On est victimes du groupe lorsqu'on n'arrive pas à dire qu'on est homosexuel, que l'on est immigré ou qu'on a des parents analphabètes.»

Vous-même fille d'immigrés, vous préparez un film, *Aïcha*, sur les femmes musulmanes. Avez-vous constaté de l'homophobie dans ce milieu ? Les femmes originaires d'Afrique ont parfois tendance à perpétuer des traditions d'une autre époque. Car l'immigration est fossilisante : une partie de cette population a cessé

d'évoluer dans ses valeurs à l'époque où elle est arrivée en France. Je prends toujours l'exemple de l'excision : il n'y a pas d'exciseurs. Il n'y a que des exciseuses. Donc, les messages doivent bien s'adresser aux femmes aussi, afin par exemple d'empêcher que se perpétue le geste de l'excision. Concernant l'homosexualité, les jeunes aujourd'hui arrivent à en parler et, souvent, à vivre leur sexualité de façon épanouie. Mais, hélas, cela se fait rarement en harmonie avec leur famille. Et, à 16 ou 18 ans, vous n'avez pas forcément envie de rompre avec votre famille pour vous épanouir. Dans une large majorité de cas, le coming-out se passe encore mal. Je pense que c'est donc très important d'adresser un message aux mamans musulmanes. L'éducation, pour elles, est très importante. Quand des femmes un peu plus âgées s'expriment sur la question, cela rassure à la fois la jeune génération qui souffre et les mamans.

Cette année, la Journée mondiale contre l'homophobie a choisi de mettre en avant la question de la lesbophobie. Les jeunes filles dans les banlieues ont-elles plus de difficultés que les garçons ? Il me semble que les jeunes filles sont, au bout du compte, victimes de la plus grande facilité avec laquelle elles peuvent dissimuler leur homosexualité. Une relation entre filles peut, d'un œil extérieur, ressembler à de la simple amitié. À l'inverse, les garçons seront obligés, plus vite que les filles, de sortir du bois,

«Les lesbiennes sont, avec les trans, les moins visibles du combat LGBT.»

» **Pauline Londeix**, élue co-présidente d'Act Up-Paris et initiatrice de la Marche contre la lesbophobie, qui démarrera samedi 17 mai à 14 heures place de la République, à Paris. Elle publie également un livre-somme, *Le Manifeste lesbien* (L'Altiplano). Lire son interview sur Tetu.com.



17 mai: une journée en actions

Samedi 17 mai, de nombreuses actions sont prévues dans toute la France, et à l'étranger. Tour d'horizon à suivre sur Tetu.com.

À Paris, dès le vendredi 16 mai, le Centre LGBT organise une rencontre sur l'homophobie avec Douglas Janoff, criminologue canadien (63, rue Beaubourg, 20h). Samedi 17 mai, outre la grande marche à 14h contre la lesbophobie (voir ci-dessus), le Parti communiste organise en son siège une exposition sur Tom de Pékin puis une rencontre avec une douzaine de membres de la gauche unie européenne, sur une «Vraie Réponse de gauche à l'homophobie» puis sur la visibilité des LGBT en Europe (place du Colonel-Fabien, 9h puis 14h 30). Animation du parvis de Beaubourg par SOS homophobie, le Centre LGBT et ses associations membres (16h). Ouvert toute la journée, le Mag pose la question: «Homophobie/ lesbophobie: quelle différence?» (106, rue de Montreuil,

14h) et organise un débat «Homos et lycéens en banlieue: quel quotidien pour quels interlocuteurs?» (16h). C'est également l'occasion d'une journée de rencontre des associations religieuses LGBT: débat «Des lectures homophobes de la Bible?» avec le rabbin Daniel Farhi et Jean Vilbas, doctorant protestant à la Maison Verte (127, rue Marcadet) puis d'une célébration interreligieuse (20h 30).

À Strasbourg, l'association féminine La Lune organise une conférence-débat sur la lesbophobie et le sexisme (Foyer des étudiants catholiques, place Saint-Étienne, 14h).

Enfin, à Toulouse, deux événements sur l'histoire dans ce programme: rencontre sur «L'Homosexualité féminine dans

l'Antiquité grecque et romaine» (26 mai à 18h, librairie Ombres Blanches), projection du documentaire *Lover Other*, sur l'histoire de Claude Cahun et Marcel Moore (27 mai, cinéma Utopia, 20h 30).

Le débat sera relancé sur la reconnaissance officielle de cette journée par le gouvernement français, longtemps promise (par Dominique de Villepin, alors Premier ministre, et récemment par Rama Yade...). A noter que, à l'initiative de l'universitaire français Louis-Georges Tin, cette journée est déjà officiellement reconnue par la Belgique, le Royaume-Uni, le Mexique, le Brésil, le Québec, plusieurs provinces de l'Espagne... et le Costa Rica vient de faire de même par la voix de son président, Oscar Arias Sánchez, par ailleurs prix Nobel de la Paix. **PP**

et de déclarer qu'ils sont homosexuels. C'est souvent violent quand ils le font, mais lorsqu'ils ne se marient pas à un certain âge, qu'ils ne ramènent pas une fille à la maison, ils n'ont plus le choix. Une fille parviendra plus longtemps à garder ce secret. Elles gagnent donc du temps... à leur détriment, car alors elles souffrent de ne pas pouvoir exprimer leur homosexualité.

Qu'attendez-vous d'un événement tel que la Journée mondiale contre l'homophobie? Cette journée peut libérer la parole. Car c'est là le plus important. On est victimes du groupe lorsqu'on n'arrive pas à dire qu'on est homosexuel, que l'on est immigré ou qu'on a des parents analphabètes. La Journée contre l'homophobie peut aussi permettre, tout simplement, de changer de regard sur l'homosexualité.

Un peu plus tard, le 24 mai, aura lieu la troisième édition de la gay pride de Moscou,

après deux éditions réprimées par la police. Bertrand Delanoë y est invité. Irez-vous avec lui? Je ne sais pas pour lui, mais je suis prête à y aller. Évidemment, si notre emploi du temps le permet.

Avez-vous déjà participé à une gay pride? En règle générale, je rejoins toujours le défilé, oui, lorsqu'il passe à Saint-Germain-des-Prés. C'est un mouvement festif, fédérateur, auquel j'adhère complètement. Il y a encore du travail d'éducation à la tolérance, notamment dans les communautés immigrées. J'avais d'ailleurs été marraine du char de l'association Kelma, à sa création. Cela rejoint tout à fait mon combat pour le droit à la parole, celui de chacun à pouvoir exister avec ses différences. Je n'ai jamais lâché ce combat durant toute ma vie. La lutte contre l'homophobie continuera d'en faire partie.

PROPOS RECUEILLIS PAR PAUL PARANT